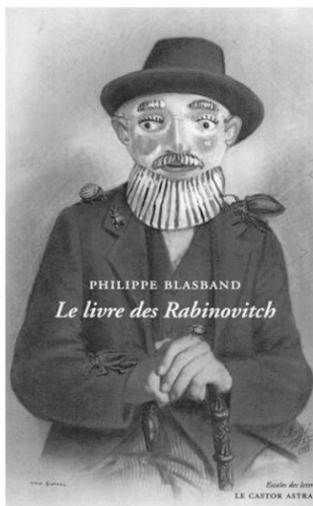
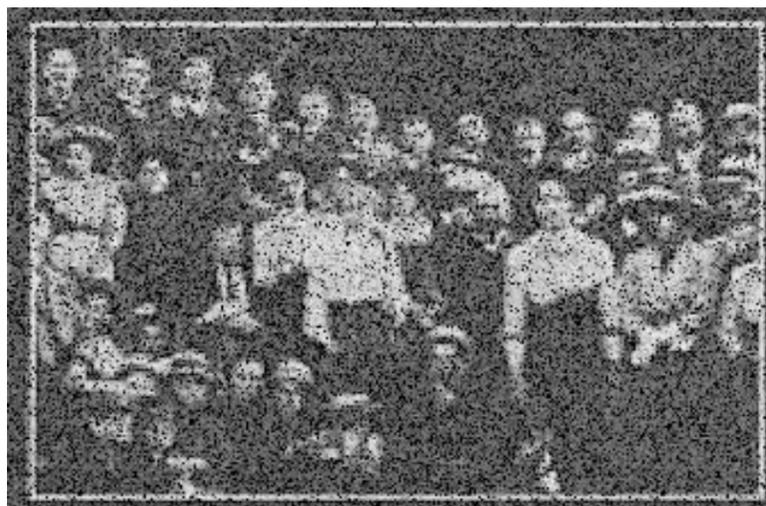


Autrices et auteurs

Anne-Michèle
Jeanine
Vincent
Zeynep
Anne-Marie
Christine
Michaël
Bernadette
Pascale



Les Rabinovitch, c'est nous !



Accueil :

Il nous manque Brigitte et Laurent, nous accueillons Christine et Bernadette.

Si nous sommes au complet, nous sommes 11, c'est une fameuse équipe pourrait dire un entraîneur de ballon rond.

Nos mots sont autant de ballons, ronds, ovales, nuages ou pierres, petits ou grands cailloux blancs (à suivre).



Nous voilà partis pour la matinée dans un atelier presque long. Presque... parce que parfois il y en a qui durent la journée.

Les temps d'écriture sont de quasi une demi-heure, et les partages durent bien autant. Le temps passe vite.

Derrière le piano, un verre de thé nous réchauffe avec quelques madeleines chocolatées. Les marrons d'Anne-Marie fraîchement cueillis diffusent leur énergie lisse, surtout quand on les met en poche.

Des mots, des tables, des chaises, nos imaginaires à l'affût, il en faut guère plus pour faire atelier.

Si, quand même... une question plus ou moins chaude à explorer... Nous voilà partis dans les pas de Philippe Blasband, à travers l'invention d'une saga familiale, nous traversons le vingtième siècle.

Atelier : On se fait une saga

Déroulé de l'atelier

Un atelier pour questionner la transmission dans les entrelacs des relations familiale et de l'Histoire.

Un atelier inventé par Odette et Michel Neumayer (cf. 15 ateliers pour une Culture de Paix - Chronique Sociale)

Des pistes :

- Le voyage et son récit
- Les migrations, une expérience universelle ?
- La saga familiale : reconstitution, fabrication, invention

Lecture d'un extrait de Boltanski : L'histoire du Rabbini

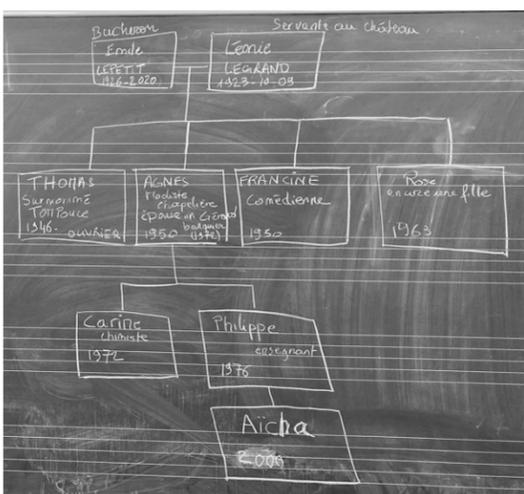
Un rabbin, il y a très longtemps, allait dans la forêt pour parler à Dieu. Il connaissait l'endroit où se rendre, il savait allumer le feu, il connaissait les prières nécessaires...

Plus tard, son fils à son tour parti vers la forêt, pour s'adresser à Dieu. Lui aussi connaissait l'endroit, savait allumer le feu mais ne savait plus les prières et cependant, cela marcha quand même...

Bien plus tard, le disciple de ce fils alla dans la forêt. Il connaissait le lieu mais ne savait pas allumer le feu, cela marcha quand même...

Le disciple du disciple, bien longtemps après, voulu parler à Dieu. Il ne savait ni le lieu, ni allumer le feu, ni les prières, mais cela marcha quand même, car il connaissait l'histoire que je viens de vous raconter.

L'arbre généalogique, le récit fondateur



Il y a Emile Lepetit, le père, bûcheron (1926-2020). Il y a Léonie Legrand, servante au château, née en 1923 et centenaire. Il y a Thomas, le fils aîné, ouvrier, surnommé Thom Pouce, né en 46, et puis les jumelles nées en 1950, Agnès et Francine. L'une est modiste et épouse Gérard en 72, qui est banquier de profession ; L'autre est comédienne.

Il y a Rose la dernière, née en 1963, « encore une fille » a-t-on dit à sa naissance.

Il y a Carine, la fille aînée d'Agnès et Gérard, née en 1972, et puis Philippe le frère cadet, né en 1976. Carine sera chimiste et Philippe enseignant

Et puis il ya Aïcha, l'arrière-petite-fille d'Emile et Léonie, la petite-fille d'Agnès et Gérard, la fille de Philippe. Elle est née en 2000.

Sources 2 Ouvrages

Blasband et Boltanski

Les Rabinovitch, P. Blasband
La vie possible de Christian Boltanski, Boltanski

Sources 2 Citations

Aimé Césaire et Simone Veil

Un peuple sans mémoire est un peuple sans avenir. A. Césaire
Notre héritage est là, entre vos mains, dans votre réflexion et dans votre cœur, dans votre intelligence et votre sensibilité. S. Veil

Sources 3 Infusions

Un souvenir, une image, un son...

Ce week-end du 7 et 8 octobre 2023, festival Nouvelle Pages à Verviers, un festival du livre et de la BD qui permet aux autrices et auteurs de la région de se faire connaître. Merci Christine 😊

Léonie

J'ai cent ans et la tête encore bien faite, ma belle Aïcha, mon arrière-petite fille, et je suis heureuse de tes visites fréquentes où ta curiosité juvénile égaye mon quotidien et ravive mes souvenirs. Dis-le-moi si je radote ou ressasse ce passé déjà si lointain.

Consigne :

Chaque participant choisit un personnage de la famille qu'il va prendre en charge. On écrit au nom de ce personnage, le récit de son voyage, de son déplacement, de sa migration. On écrit à la première personne dans les entrelacs des relations familiales et sociales. Dans le même temps, on écrit un billet bref qui sera la preuve de son déplacement (un ticket de restau, note d'hôtel, ticket de magasin, billet de train ou autre, un billet accroché à la porte du frigo en partant...)

Je me rappelle mon Émile, ce grand gaillard bien fait, un peu taciturne mais si gentil. Nous étions du même village et tout jeunes déjà nous étions inséparables, car ses parents le laissaient souvent à ma mère quand ils travaillaient aux champs. J'étais un peu sa grande sœur mais avec les années nos sentiments ont évolués.

Quand la guerre a été déclarée Émile avait treize ans et moi seize. Il en paraissait plus et on lui demandait souvent pourquoi il n'allait pas se battre pour son pays. Sous ses dehors gaillards il n'était encore qu'un enfant, et pour fuir les questions embarrassantes il passait ses journées en forêt. C'est là qu'il l'a aimée, cette forêt, ... et c'est là aussi qu'il m'a aimée.

Nous avons notre maison secrète, si jolie et si bien cachée. Nous nous sommes mariés dès la fin de la guerre et c'est dans notre nid refuge et avec tout notre amour que notre premier enfant, Thomas dit Tom Pouce, a été conçu. Malgré les misères de cette guerre et son cortège de privations, ces années-là, aaah ces années-là ma petite Aïcha

*Michaël***Agnès, la mère de Carine et Philippe**

Prendre l'air au pays de la laine prendre le large, j'en avais rêvé longtemps. Philippe mon cadet m'y a encouragée. Fais ta vie maman, je fais la mienne. Ça faisait déjà trois années qu'il travaillait dans une petite école de cité. Par contre, Carine, ma fille, jeune chimiste fraîchement diplômée avec mention, avait adopté le mépris de son père pour mon activité de chapelière, qu'il considérait pour un loisir frivole. J'avais pourtant tant de plaisir à sculpter la laine bouillie pour lui donner forme à des chapeaux de feutres extravagants. Quelques commandes me venaient de ci-de là de troupes de théâtre qui égayaient leurs mises en scène de costumes bigarrés.

20 ans sans revenir. Ma mère m'en avait toujours voulu de ne pas prendre soin d'elle. Elle souffrait du dos. Elle se l'était cassé à cirer les parquets des longues enfilades froides des pièces du château du comte, à épousseter des bibelots prétentieux. Avoir l'occasion de revenir pour son centième anniversaire, m'étonne. Elle était coriace. Elle qui avait toujours été à se plaindre de tâches trop lourdes. Martyre, auxquels elle n'accepta de renoncer que clouée dans une chaise roulante.

Je suis heureuse de ma situation en Nouvelle-Zélande. Les touristes sont toujours à la recherche d'un souvenir original imprégné du folklore du pays. Ici, les moutons tondus parsèment les flancs de collines et chacun de mes chapeaux est un exemplaire unique. Au final, je suis reconnaissante à Gérard, cet imbu personnage. La seule chose qu'il aimait, c'était le froissement des billets qui s'échangent. J'avais choisi un avocat sans scrupule qui n'a que faire du pathos pour régler les divorces. Je ne vais pas me reprocher de lui avoir extorqué un petit pécule grâce auquel j'ai pu monter mon petit commerce de l'autre côté de la terre. Je ne suis pas revenue depuis 20 ans. Je me réjouis de rencontrer ma petite fille Aïcha que j'ai surtout vue grandir par écran interposé.

*Christine***Je suis Carine née en 1972**

Ma maman est modiste-chapelière, et mon papa est banquier. Mes parents sont gentils, me poussent à bien travailler à l'école. Ils travaillent beaucoup et sont souvent en déplacement. Donc, je vais souvent chez mon oncle ou mes tantes. Et le week-end, ce sont mes grands-parents qui me gardent. J'aime bien aller le dimanche chez Papy et Mamy car c'est le jour où toute la famille est réunie. Souvent Grand'maman et tante Francine me racontent des histoires de châteaux, de princes charmants. Avec oncle Thomas, on part en balade à vélo. Quand je vais chez tante Rose, j'arrose les roses de tante Rose. En circulant dans le parc, j'effleure les fleurs, je hume le parfum des belles plantes, je plante et ramasse des légumes dans le potager.

On est en 1976.

C'est la naissance d'un petit frère.

On me regarde moins et on s'occupe plus de Philippe.

Je me réfugie dans le dessin et plus particulièrement le coloriage.

Je vois les chapeaux et les vêtements que maman fait... et je m'amuse à colorier les brouillons des patrons.

Bientôt je serai à la fin de mes études secondaires et j'aid u mal à choisir ma voie.

Quelles études poursuivre ?

Billet : Un aller pour Genève dans le cadre d'un projet Erasmus.

Vincent

Francine, comédienne, écrit à sa nièce Aïcha lors d'une tournée avec sa troupe à Tanger.

Ma petite Aïcha

Je suis à Tanger depuis hier. C'est un monde que tu ne connais pas encore. Le soleil est brûlant. J'ai tellement voyagé jusque-là. Soixante ans de parcours à travers le monde.

Ton arrière grand-mère n'a jamais compris ça. Elle me disait toujours : « Mais t'es pas bien là ? Avec ton père on s'est tellement démené pour que vous ayez une vie tranquille, sans peur du lendemain.

Pourquoi toujours risquer l'avenir ? »

Je n'en sais rien du « pourquoi risquer ». Tous ces voyages m'ont remplie d'autres choses que celles que ma mère attendait de la vie. Mais quand même, Tanger, j'y reviens. Si tu savais Aïcha comme j'aime cette ville et ce pays. Je suis avec ma troupe. On collabore avec une petite association qui travaille avec une école dans un tout petit village en dehors de la ville.

Chaque année, je viens retrouver les enfants, les jeunes maintenant. L'école a pris de l'ampleur depuis vingt ans. Tanger, c'est presque ma deuxième maison.

Pourquoi n'y suis-je pas restée, me diras-tu ? Je n'ai jamais osé ce pas je crois. Pourtant il y a eu Mustafa... Il m'a attendu longtemps, et puis un jour il s'est fait une famille.

Pourquoi je t'écris tout ça aujourd'hui ma petite Aïcha ? Tu as 10 ans de vie. Tu aimes chanter et la scène, je le vois bien. Tu as quelque chose de ta tante Francine. Ça me réchauffe le cœur. C'est étrange la vie quand même...

À un moment il a fallu que je m'échappe, je ne me sentais bien que dans mes personnages. On fait comme on peut dans la vie pour faire son chemin. Aujourd'hui à soixante ans je me sens plus apaisée. Je pense souvent à Rose. Elle aussi n'a pas eu la vie facile, mais qui a une vie facile ? On ne peut quand même pas rêver de juste avoir un toit et une famille comme dit ton grand-père Gérard !

Celui-là il n'a rien compris, il a l'esprit aussi riquiqui que son guichet chez Belfius !

Aïcha, je ne t'envoierai pas cette lettre aujourd'hui, je vais la continuer.

Un jour on parlera de tout ça quand tu seras plus grande.

Pascale

Billet : Note du café Marka à Tanger, 4 juin 2010, 1 café et une crêpe – 4 Dihram.



Le fils aîné : Thomas

Je suis Thomas surnommé Tom Pouce depuis ma plus tendre enfance. J'ai toujours aimé accompagner mon père, un homme qui sous des dehors bourrus, tenait à me transmettre sa connaissance de la forêt. J'étais tout pour ma mère, premier enfant d'une famille qui allait voir naître à ma suite deux sœurs que je n'aurais pas souvent l'occasion de croiser.

Bébé puis enfant, ma mère m'emmenait souvent avec elle au château. Là, dans la chaleur de la cuisine, les effluves et les bruits du dehors m'ont toujours attiré. Dès que j'ai su marcher (au début, à quatre pattes!), j'ai arpenté les couloirs du château puis surtout le jardin. Rien ne m'arrêtait, je voulais constamment aller plus loin. Les pieds dans le bassin de la fontaine, j'écoutais les chants des oiseaux que plus tard mon père m'apprit à reconnaître et à nommer ; j'escaladais les arbres du parc, sautais à pieds joints dans les allées et le potager. Je ne rentrais que le soir, quand ma mère, bienveillante, m'appelait depuis le balcon.

A l'âge de seize ans, je suis entré aux usines textiles. Là, mon quotidien a changé, obligé de rester entre quatre murs de ce lieu bruyant et sombre. Mon esprit s'évadait pour rejoindre cette nature qui me manquait tant. Dès que j'en avais l'occasion, je filais au jardin. J'escaladais les troncs d'arbres puis me laissais glisser à leur pied. Rêveur, dans la lune, le carcan étroit de ma famille m'enserrait. Besoin constant de bousculer les habitudes familiales. Pourtant je n'osais pas faire le premier pas. Les parents étaient-ils prêts à comprendre ? Je ramenaient quand même un salaire sur lequel ils comptaient pour nourrir cette tribu qui s'était encore agrandie.

A dix-huit ans, j'ai franchi la porte de la maison. "Je pars." Ma décision était prise malgré les essais infructueux de ma mère pour me retenir. Il fallait que je remplisse ma vie de connaissances en botanique. Depuis tout jeune, chaque graine que je poussais en terre se donnait la peine de sortir, fleurir, donner du fruit.

Voyage compliqué dans ce train vers Paris. Pourtant, je sentais que j'étais à ma place, que j'avais fait le bon choix. J'allais m'arrêter dans les jardins des châteaux de la Loire dont ma mère m'avait tant parlé, mettre les mains dans la terre, m'enraciner...

Jeanine



Rose

Quatrième de cette famille je suis arrivée alors que personne ne m'attendait. Ma mère a complètement omis la possibilité d'une naissance supplémentaire et mon père, comme à son habitude, ne s'occupait de rien dans la famille, bien trop obnubilé à œuvrer toute la journée dans sa forêt. Arrivée comme un cheveu dans la soupe, et même pas garçon. Quoi que, je me suis souvent sentie les deux : mi-homme, mi-fille.

J'ai toujours trouvé mes frères et sœurs bien trop sages. Moi, j'avais besoin d'aventure, de voyager, face à ces parents vieillissants, le tic-tac de l'horloge du salon ne faisait que m'horripiler. Je remercie mon père, qui m'a appris la débrouille, en m'emmenant dans la forêt : totalement absorbé par son métier et le labeur occasionné, j'avais quartier libre.

J'ai commencé par m'intéresser aux insectes et aux colonies de fourmis. Alors que cette nature complexe m'a tant appris, j'ai eu besoin de partir voir le monde des hommes, dans ses méandres les plus secrets. Ma meilleure amie avait disparu soudainement dans mon enfance, sans que quiconque la retrouve, sans qu'aucune explication ne m'ait été jamais donnée. Le silence a toujours régné sur cette histoire. Marquée, j'entamais des études de journalisme, et si tôt mon diplôme en poche, je décidais de partir et de m'infiltrer dans la plus basse des contrées, celle des disparitions d'enfants. Sans doute avais-je des choses à combler, sans doute, comme un sixième sens, je soupçonnais dans quel dédale avait été emmenée mon amie. Il me fallut ruser, et, de longs mois, me recouvrir d'une autre peau que la mienne. Je m'inspirais de ma sœur comédienne et de sa capacité à partir de sa propre personnalité, d'aller y chercher le vrai, le solide, pour me composer un personnage qui me permettrait de m'infiltrer au sein du trafic d'enfants disparus. Très vite je rencontrais un allié, il me fallait un homme au caractère bien trempé, capable de jouer le rôle du consommateur d'enfant.

Bien plus facilement que nous ne l'aurions cru, les portes s'ouvrirent et nous découvrîmes un vaste réseau mondial. Je laissais croire à mes parents que je voyageais pour décrire mille lieux idylliques, destinations de vacances, ce qui fut d'ailleurs ma couverture. Ils n'auraient pas survécu à l'idée de me voir ainsi impliquée dans des lieux hautement dangereux et, bien que ma mère eût quelques anecdotes pas piquées des vers à raconter, issue de ces fameux châteaux où elle a tant donné, ils étaient à mille lieux de s'imaginer.

Il n'y a qu'avec Thomas que je pouvais parler, Francine était bien trop occupée à viser les rôles les plus prestigieux, les toilettes les plus délicates dont elle se revêtait pour monter sur les planches. Et moi j'étais plutôt dans la fange, dans toute la misère du monde et dans les perversions imposées aux plus faibles d'entre nous. Les tortures n'étaient pas rares et nous ne pouvions sauver ces enfants sous peine de dévoiler notre combat. Thomas m'a toujours écouté, soutenu. Son regard était droit, il écoutait en silence et lui aussi, il souffrait. Les larmes souvent beignaient au fond de ses yeux, et si un homme ne pleure pas-comme il l'avait si bien appris de papa- il ne pouvait totalement cacher combien cela le touchait. Il n'a jamais eu d'enfants et je n'ai pas compris pourquoi. Mais tout ce que je lui racontais, moi, sa petite sœur, n'allait sans aucun doute pas l'encourager à fonder une famille sur le tard. Thomas, c'était un allié. Sans lui je n'aurais jamais pu aller jusqu'au bout.

Un jour j'ai craqué. Il y avait cet enfant, dans cet hôtel. Ce petit corps sans vie, ce corps si souvent agressé que la petite ne pouvait plus consciemment habiter son corps. C'en était trop. J'avais tous les éléments pour confondre ses tortionnaires, et je ne repartirai pas sans elle. Le jeu était très risqué mais au fond de moi il n'y avait qu'un seul choix. Il fallait la sauver.

Bernadette**2ème partie de l'atelier****Le récit en héritage**

Les cartes sont rebattues.

Consigne :

Chaque participant prend en charge un membre différent dans l'arbre généalogique. Il raconte à sa manière ce dont il se souvient à une autre personne de la famille. On s'appuie sur tout ce qu'on sait de cette famille à travers les récits que nous avons partagés dans la phase précédente.

On écrit dans la peau de ce nouveau personnage, en son nom.



© Getty



Enseignement

**L'éducation sexuelle
obligatoire en 6e primaire et
en 4e secondaire dès la
rentrée**

Léonie

Léonie est installée dans son fauteuil électrique, le corps raide et le regard orageux. L'émotion fait trembler sa voix : « Oh, Rose ! Comme tu t'emportes. C'est comme si la petite fille hystérique que tu étais revenait. Tu sais que Philippe est bouleversé. Il y a à peine une semaine que son école a été incendiée.

Tu ne sais pas, nous n'avons pas su en parler. Les chemises brunes ont brûlé des livres qu'en 1933. Mots en cendre et le savoir en fumée. De cet autodafé à travers toute l'Allemagne. Ton père et moi n'avions pas été troublé. Mis fort jeune au travail au champs, la lecture ne faisait pas partie de notre monde rural.

La bibliothèque de l'école du curé n'ouvrait guère l'esprit aux idées neuves. Ton père, cet homme bourru, était un homme blessé. Tu ne sais pas, il n'a pas su en parler de sa dernière mission en Allemagne.

Nous avons été éprouvés par la guerre. Si peu pourtant à côté de ce qu'il a vu dans les villes allemandes rasées. Il n'a jamais pu parler de ce qu'il a vu dans les camps où son unité était chargée de porter secours.

Alors oui, ma colère est du côté de Philippe ! Jamais je n'aurais cru que des hommes à nouveau s'en prendraient à la connaissance. Aux écoles. Sans elles comment auriez-vous pu vous élever ? Grâce à ta formation universitaire de journaliste, tu cours le monde. Tu visites des hôtels avec spa et hammam, tu te promènes dans des sites naturels grandioses à dos d'éléphant, tu visites des palais somptueux.

Je sais combien les hommes de pouvoir peuvent être des pervers. Il fallait longer les murs pour se protéger du comte et de sa clique, lors de des débauches qui succédaient à leur chasse. Crois-tu qu'ils le sont tous ? Je n'ai jamais été une fervente défenseuse de l'éducation sexuelle, toutes ces cochonneries, on les apprend bien assez tôt. Mais crois-tu que quatre animations obligatoires sur 15 années vont traumatiser tous les petits ?

Christine

Aicha à Francine

Tu le sais, toi, Francine, qu'il y a des savoirs qui dépassent les lois, les chiffres, les calculs et les analyses ! Toi qui as tant voyagé, toi pour qui Tanger est une si belle terre d'accueil, pourras-tu leur dire, que l'invisible a sa place dans le monde ! Bien sûr je crois aux sciences et aux marques tangibles, tu imagines bien que dans l'aéronautique il me faut un esprit cartésien. Mais je suis aussi née d'un autre monde, de celui des chants et des remèdes sacrés. Là où la médecine tient tout à distance, les pouvoirs sacrés de l'invisible embrassent, bousculent, redressent, réveillent, et ce, sans bistouri.

J'adore mon père et il est plutôt expert en pédagogie, mais il lui faut toujours des faits à expliquer, détailler, extraire, décortiquer. Moi je suis aussi ma mère, je suis aussi le vent du désert et ce chant balayé par les vents. Si tu savais comme juste son toucher en a guéri tant ! J'ai tellement peur que tout cela se perde ! Je me sens si responsable de continuer à transmettre. Mais comment puis-je faire, je me sens divisée. Il me faut apprendre un métier, un « vrai » selon papa. Mais tu sais combien maman est malade et je vois dans ses yeux tout le désespoir ; la crainte que son savoir disparaisse à jamais. Je sais qu'elle ne veut pas peser sur moi, je sais qu'elle aussi est divisée.

Pourrais-tu m'aider, intervenir auprès de mon père ? Je veux prendre une année sabbatique et rester au chevet de maman. Puisse-t'elle me transmettre son savoir ancestral. Si je pouvais, je l'emmènerais une dernière fois dans le désert, et tu sais, Francine, je suis sûre de voir alors ses yeux à nouveau pétiller ! Je sais que son traitement est cher, et pour papa je ne peux arrêter mes études, il pense que financièrement ce serait impossible alors pour lui de continuer à m'aider. Maman est condamnée. Il ne veut pas le voir, il persiste à l'emmener de spécialiste en spécialiste. Elle, avec tout l'amour qu'elle a pour lui, préfère lui laisser croire qu'il a raison, qu'il reste un espoir.

Mais maman elle sait, on ne peut être constamment en contact avec les éléments et ne pas y voir clair sur sa destinée ! Je veux l'emmener, je veux la voir sourire encore sur les terres qu'elle a depuis si longtemps quittées. Dis-moi que tu vas m'aider !

Bernadette***Emile parle à Leonie***

Je n'avais pas imaginé que nos enfants quitteraient tous un jour le village. Notre vie était si tranquille.

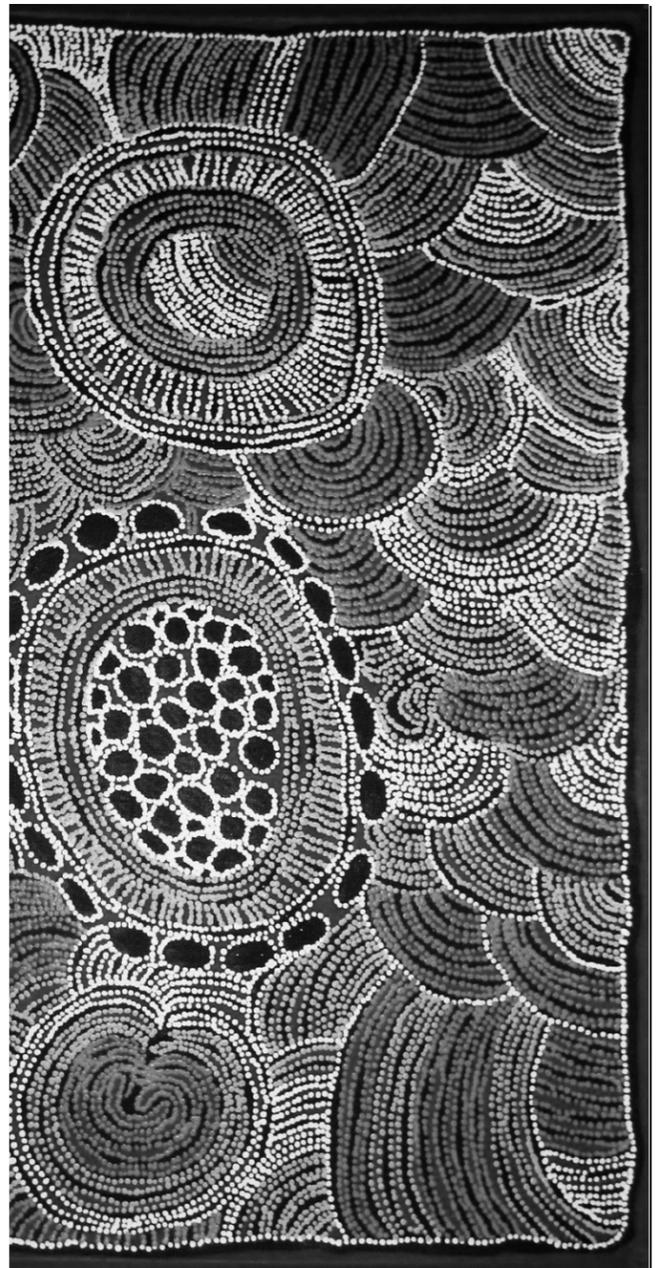
D'abord Thomas, notre Tom Pouce, il a bien grandi celui-là. Mais il faut l'avouer, il a trouvé sa voie, pleinement investi dans son travail. Jamais eu d'enfant. Je suis sûr qu'il aurait fait un père attentionné. D'ailleurs, tu as remarqué comme il protège sa sœur ? Ces deux-là sont comme les doigts d'une main. Je ne comprends pas tous les liens qui les unissent, mais c'est certain, le courant passe bien.

Quant à Agnès, rien n'est trop loin pour elle. Partie au bout du monde, rien que ça ! Décidément, le monde est un grand village. Finalement, elle y a mis le temps mais paraît épanouie parmi ses créations et ses moutons.

Francine, sa sœur jumelle mais tellement différente.

Rappelle-toi, quand elles étaient petites, c'était toujours Agnès qui se déguisait de chiffons et foulards colorés ; elle ne supportait pas de se couvrir la tête. Tu n'a d'ailleurs jamais réussi à lui faire enfiler sa cagoule ! Alors que là maintenant, c'est elle qui les fabrique, les chapeaux. Les essaie-t-elle seulement ?

Francine, elle, adorait se fabriquer des costumes et jouer la comédie. Qu'est-ce qu'elle nous a fait rire avec son tambour qui annonçait le début du spectacle. Assis dans la cuisine, on écoutait les poèmes et autres histoires qu'elle mettait en scène. Elle avait poussé la table et accroché la grande nappe rouge (celle de Noël) à la tringle, le chat s'était sauvé en miaulant car elle avait foulu l'affubler d'un bonnet de laine et l'installer dans la petite poussette des poupées pour figurer le bébé de son histoire. On a échappé de justesse à sa furie quand il a bondi toutes griffes dehors. Le voilà à présent à Tanger. J'apprécie qu'elle voie grandir et s'épanouir son petit groupe de comédiens. Pourvu qu'elle ne retente pas l'expérience du félin !

Jeanine

Francine

Oh Agnès, je suis si heureuse de te rencontrer ici dans cette lointaine Australie ! Quelle chance que notre troupe y soit venue en tournée ! Que veux-tu boire ?

Ca fait si longtemps que nous ne nous étions vues, bien sûr il y a nos lettres mais ce n'est pas la même chose. Comme nous étions proches, enfants et jeunes filles, avec notre propre langage et nos si promptes connivences, comme cul et chemise disait toujours Maman !

Et puis patatras ! Tu t'es mariée avec ce prétentieux jeune coq aux dents longues. Oh ça il avait du charme ce Gérard Connard, il avait su y faire, mais je ne l'ai jamais aimé et je dois te dire que tu as été bien naïve ! Il avait besoin d'une oie blanche pour sa parure et sa descendance !

Mais bon, tu as des enfants, toi, et quelquefois je t'envie. Et puis j'adore la manière avec laquelle tu as tiré les marrons du feu ! Ton divorce fracassant, ah ça oui finalement il a bien fait d'avoir pris maîtresse ton Gérard à la queue frivole ! Tu as la garde des enfants qu'il ne verra pas grandir, un petit pactole en pension alimentaire et partage des biens et une florissante petite entreprise de si beaux chapeaux ici dans ce beau pays !

A ce propos frangine dis-moi que tu en auras bien quelques-uns pour moi et la troupe hein ! Allez Agnès, dis-oui à ta sœur préférée ...

Je reste tout un mois nous allons bien nous amuser !

Michaël*Rose a 47 ans en 2010. Elle écrit à Meyriem, l'épouse de Philippe et mère d'Aïcha*

Chère Meyriem,

J'ai besoin de toi. Je ne suis pas au salon des Croisières à Paris comme je l'avais annoncé à la dernière réunion de famille, mais à Bangkok. Je t'écris parce que te téléphoner serait trop dangereux. Je suis accompagnée d'une petite fille. Oui une fille... si tu savais ici ce qu'on leur fait ! Elle s'appelle Ying, elle a des yeux noir, aussi profonds que deux terriers, deux yeux points d'interrogation.

Personne ne doit savoir son existence pour le moment. Je vais rentrer avec elle avec de faux papiers. C'est Thomas qui m'a aidé pour ça. Ying a huit ans, et surtout elle a besoin de renouer avec une vie de petite fille. Voilà l'objet de ma lettre.



Ça va être un sacré changement pour elle d'arriver ici en Belgique, je me dis qu'il n'y a que toi qui peut comprendre ça dans notre famille. Avec Thomas on agit en secret depuis longtemps et on a déjà sauvé beaucoup de petites filles. Mais il y en a toujours plus, encore et encore. Et puis maintenant ça devient plus difficile de trouver des solutions sur place. Si on peut démonter l'éseau, les gamines ne peuvent retourner dans leur famille. Trouver un lieu d'accueil devient vraiment difficile. Souvent elles se retrouvent seules dans la rue, c'est parfois pire encore.

J'ai 47 ans Meyriem, et je ne peux plus accepter ni attendre. Thomas continue à me soutenir. Je sais que tu sais ce que c'est que vivre plusieurs vies en même temps. Tu me diras que c'est le cas pour un peu tout le monde, dans une moindre mesure, mais quand on s'arrache à un pays pour s'attacher à un autre sans l'avoir décidé, c'est quelque chose qui est peut-être une force, enfin peut-être... En tout cas pour cette petite Ying que je vais adopter, qui pour sa sécurité devra changer de nom, cela va être pour elle un arrachement terrible. D'abord pour avoir vécu un abandon total de ses parents, puis de continuer dans une autre langue, une autre culture... Je crois que tu pourrais la comprendre. Dans la famille, je ne vois que toi. Les autres sont à des kilomètres dans leurs arbres, leur banque, leurs chapeaux, leurs écoles... Je dis ça, mais au fond je sais qu'ils sont braves et généreux. Ils comprendront que la langue du cœur se fout pas mal des préjugés. Moi c'est ma langue, depuis toujours. Alors voici ma demande Meyriem, accepterais-tu avec Philippe d'héberger Ying sans en dire trop ? La vérité, on la fera sortir quand ce sera possible. J'espère que tu diras oui.

Pascale

Interview de Christian Boltanski avec Olivier Barrot à l'occasion de la sortie de son livre *La vie possible* de Christian Boltanski.

<https://www.ina.fr/ina-eclairage-actu/video/3515298001/christian-boltanski-catherine-grenier-la-vie-possible-de-christian>

Dans les locaux de la Fondation Deutsch de la Meurthe à la Cité Universitaire Internationale de Paris, Olivier BARROT reçoit l'artiste Christian BOLTANSKI pour son livre d'entretien avec Catherine GRENIER : "La Vie possible de Christian BOLTANSKI". Répondant à Oliver BARROT, l'artiste évoque sa naissance et tente de définir sa conception de l'art : se battre contre le temps qui passe.

« L'art est toujours une sorte d'essai d'arrêter la mort et de saisir la vie. Et c'est raté. On rate toujours, donc on recommence. Chaque jour on essaie de préserver quelque chose, et puis on sait qu'on ne peut rien préserver. Je crois que c'est comme ça pour tout roman également. J'avais une grand-mère dont il ne reste plus rien d'elle si ce n'est une image dans ma tête. Si j'étais écrivain, j'essaierai de faire un roman sur elle, étant peintre j'essaierai de faire son portrait, c'est une manière de sauver quelque chose qui si non disparaît totalement »

Analyse réflexive de l'atelier

L'analyse réflexive, c'est une manière de refaire le chemin ensemble dans le dispositif proposé.

Chacun peut dire le sens qu'il ou elle a trouvé pour lui-même, dans ce que l'on a vécu, exploré, expérimenté, ce que l'écriture a permis d'interroger, de découvrir...

La consigne d'écriture :

On regarde une courte interview de Boltanski

3 propositions de réflexion

- 1) Une saga réinventée en groupe, mais tellement nôtre. Selon la formule sur la 4ème du livre de Blasband : « Les Rabinovitch, c'est nous ! »
- 2) Dans les familles, qu'est-ce qui se transmet, qu'est-ce qui ne se transmet pas, qu'est-ce qui s'invente, qu'est-ce qui ne se dit pas ?
- 3) Identité, arrachement-détachement

Dans les familles qu'est ce qui se transmet ? Ne se transmet pas. S'invente, se dit ou pas ?

Ceci est à lire, ou pas. Ceci est une histoire, banale, ou pas.

Ceci est un récit, pas très joli, parfois.

On peut avoir envie de lire ou de retourner sur ses pas.

Je préviens juste que ce n'est pas de la dentelle, quoi que j'aimerais en faire de la poésie, de la tendresse et de l'humour de toute cette histoire.

Restez si vous voulez savoir, restez si vous êtes ok de voir. Moi je ne peux plus me taire, j'ai besoin de transformer, mes mots sont en train de m'étouffer.

(extrait d'une écriture en cours)

Bernadette

Quelques éléments de réflexion des créateurs de l'atelier

L'atelier s'inspire de la trouvaille de Philippe Balsband dans *Le livre des Rabinovitch*. « *Le livre des Rabinovitch n'est pas un simple roman, mais plusieurs romans qui se succèdent, se superposent et s'emboîtent. D'un chapitre à l'autre, chacun des Rabinovitch prend la parole et, dans le style qui lui est propre, nous livre son portrait tout en donnant une version personnelle de la saga familiale, depuis les jours sombres de l'avant-guerre dans un village polonais jusqu'au regroupement à Bruxelles durant la seconde moitié du siècle (...)* » (Extrait de la 4^{ème} de couverture)

Qui suis-je ? Quel est mon roman familial ? Dans sillage du Livre des Rabinovitch, nous avons imaginé un dispositif susceptible de réunir les récits des différents membres d'une même famille en imposant cependant une contrainte productive : chaque génération connaîtra obligatoirement un déplacement, voire un déracinement, cette expérience étant commune à tous ceux du clan. [...]

En faisant du voyage une expérience fondatrice, ces personnages assumeront tout un pan de l'humaine condition et s'inscriront à leur manière dans une très ancienne Histoire où se déplacer de continent en continent et sillonner le monde impose – mais permet aussi – d'inventer à chaque fois de nouveaux espaces de vie et repousse les limites du monde.

15 ateliers pour une culture de paix

Odette et Michel Neumayer – Chronique Sociale

